

---

M A N U S C R I T

---

# **VIVA L'ITALIA**

*La mort de Fausto et laio*

**de Roberto Scarpetti**

**traduit de l'italien par Olivier Favier**

**cote : ITA21N1224**

**année d'écriture de la pièce : 2011**  
**année de traduction de la pièce : 2015**

maison antoine vitez  
 **mav**  
**centre international  
de la traduction  
théâtrale**

*Viva l'Italia – la mort de Fausto et Iaio*, texte qui a obtenu la mention spéciale Franco Quadri au Prix Riccione pour le Théâtre en 2011 et le prix Franco Enriquez 2014 pour la dramaturgie, a été représenté en première nationale au Teatro Elfo de Milan - Salle Fassbinder - le 18 mars 2013, le jour du trente-cinquième anniversaire de la mort de Fausto Tinelli et Lorenzo Iannucci

Personnages :

FAUSTO – dix-huit ans, lycéen à Milan

MAURO.<sup>1</sup> - trente-deux ans, chroniqueur à *L'Unità*<sup>2</sup>, rédaction milanaise

SALVO - quarante-quatre ans, sicilien, commissaire de la Digos de Milan

ANGELA – quarante-trois ans, mère de Iaio

GIORGIO – vingt ans, néofasciste de Rome.

---

1 Comme Fausto Tinelli et Lorenzo (Iaio) Iannucci, le personnage du journaliste Mauro Brutto est bien réel. Ceux du commissaire Salvo Meli et du tueur Giorgio (le seul à ne pas avoir de nom de famille) sont des transpositions partielles de personnes ayant réellement existé. À noter encore que Massimo Carminati, le principal suspect dans l'assassinat de Fausto et Iaio, un néofasciste romain lié à la Bande de la Magliana, a été arrêté en décembre 2014 pour son implication dans l'affaire "Mafia capitale", où extrême-droite et criminalité organisée sont de nouveau mêlés. Il a inspiré la figure d'"Il nero" dans le roman de Giancarlo di Cataldo, *Romanzo criminale*. Ses deux supposés complices dans l'assassinat de 1978 sont toujours en vie eux aussi. Ils étaient tous les trois âgés de 20 ans, leurs victimes en avaient 19. (Toutes les notes sont du traducteur)

2 Ce journal, fondé par Antonio Gramsci en 1924, est encore à l'époque le quotidien du Parti Communiste - l'équivalent de *L'Humanité* en France. Dans le contexte de l'affaire Aldo Moro, il adopte une attitude de condamnation absolue à l'égard des Brigades rouges, alors qu'Enrico Berlinguer décide de suivre la plupart des autres partis de l'arc parlementaire -à commencer par la Démocratie chrétienne- dans "la ligne de la fermeté". S'ensuit une rupture très forte d'une écrasante majorité de la gauche extraparlamentaire, dont le mot d'ordre est "ni avec les Brigades rouges ni avec l'état".

*Angela entre en scène et se dirige vers un arbre, derrière un mur.*

## ANGELA

Lorenzo, maintenant ça suffit ! Allez, descends. Combien de fois faut-il que je te dise que tu ne dois pas aller ici ! ? Tu vas me faire perdre patience ! Dépêche-toi, les pâtes vont refroidir. J'ai fait des *fettucine al ragù*<sup>3</sup>, celles que tu aimes tant. J'ai cuisiné toute la journée et on n'attend plus que toi. Alors ? Tu fais quoi ? Tu descends oui ou non ? Je ne comprends pas ce qu'il te passe par la tête !

Et enlève-moi ce chapeau, il faut que te le dise comment ? Coupe-toi les cheveux, on dirait un indien et le carnaval est fini depuis un bon moment.

Maintenant ça suffit, je m'en vais, il faut que je m'occupe aussi de Maria, il faut que je repasse, je ne vais pas passer la journée ici. Si tu ne veux pas descendre, ne descends pas... Mais dis-moi ce que je dois faire de toi.

Lorenzo, dis-le-moi s'il te plaît.

Tu veux que je revienne plus tard ? Demain ?

Parce que je vais revenir, tu sais que je vais revenir. Je ne te laisse pas ici, moi...

*Cinq jeunes assis en cercle. L'un deux joue de la guitare, tous les cinq chantent :*

---

3 On pourra aussi traduire *al ragù* par sauce bolognaise.

“Gianna Gianna Gianna sosteneva tesi e illusioni... Gianna Gianna Gianna prometteva pareti e fiumi, Gianna Gianna Gianna aveva un coccodrillo ed un dottore...”<sup>4</sup>

## FAUSTO

Iaio comme d'habitude ne se souvient pas des paroles. On est là, couchés sur l'herbe du Parc Lambro et il me regarde pour savoir comment continue la chanson... Il me fait rire quand il fait ça et moi j'en profite un peu, en fait je le fais poireauter, je chante une demi-strophe et puis je lui souffle les paroles. Ce que tu peux être crétin, Iaio.

*Fausto et les quatre autres recommencent à chanter.*

“Ma la notte la festa è finita, evviva la vita, la gente si sveste e comincia un mondo, un mondo diverso, ma fatto di sesso, e chi vivrà vedrà...”

## FAUSTO

---

4 Il s'agit d'une chanson de Rino Gaetano, intitulée "Gianna", révélée au festival de San Remo en 1978.

Quelle semaine de merde... Heureusement qu'aujourd'hui c'est samedi et que ce soir nous allons au Leoncavallo<sup>5</sup>. En juin il y a les examens et peut-être que j'étudie trop. Mais ce soir on fait la fête, ce soir je veux tout oublier... À neuf heures il y aura un concert de blues, j'ai oublié qui va jouer...

Alors que Iaio se tire pour rejoindre Celina, Gino arrête de jouer et Marta sort *La Notte*<sup>6</sup>. « Tu me le passes s'il te plaît ? » je lui demande et elle me jette le journal.

Aldo Moro a été enlevé il y a deux jours et ce matin justement, alors qu'il y avait les funérailles des hommes de l'escorte, on a trouvé un communiqué des Brigades rouges posé au-dessus d'un photomaton.

*Fausto lit le journal.*

« La transformation dans l'espace européen des États-nations libéraux dépassés en SIM, *Stati Imperialisti dei Multinazionali*, États Impérialistes des Multinationales est un processus en cours aussi dans notre pays. Le SIM, en se restructurant, est amené à jouer le rôle de courroie de transmission... »

Quelle connerie ! C'est comme ça qu'écrivent les Brigades Rouges, si on n'y était pas habitués, on n'y comprendrait que dalle... Mais derrière tout ça on sait déjà qu'il se passe un truc énorme, inimaginable. Autrement dit, c'est l'action, le changement, la révolution. Mais si la route à prendre n'était pas celle de la lutte armée ? Je veux dire, si la révolution pouvait arriver de manière non violente ? Si, à la limite, cette société pouvait être transformée à travers l'action de tous les camarades et pas seulement celle d'un petit groupe armé ? Peut-être y a-t-il une autre voie...

---

5 Célèbre squat milanais créé en 1975. Il a déménagé en 1994, mais existe toujours.

6 Quotidien national milanais créé en 1952 et disparu en 1995.

« Pour moi, » dit Marta, « il n'y a pas d'alternative à la lutte armée. »

Je réfléchis à voix haute : « Mais la lutte armée nous éloigne des gens, nous éloigne de tout... »

« Le fait est que le capitalisme ne t'offre aucune alternative » soutient Gino. « Autrement dit, tout devient institution, propagande, répression. Comme les funérailles de ces quatre pauvres bougres que la Démocratie chrétienne n'a pas hésité à transformer en événement national. »

« Si je devais mourir, je voudrais des funérailles avec un drapeau rouge, parce que jusque dans la mort on peut se rendre utiles. » Voilà ce que je dis, le débat est clos, et Gino se remet à jouer de la guitare...

*Les gars recommencent à chanter.*

“Mio fratello è figlio unico sfruttato represso calpestato odiato, e ti amo Mario...”<sup>7</sup>

## ANGELA

« Maman, maman ! » c'est Maria qui m'appelle.

On a sonné à la porte et c'est elle qui a ouvert. Je vais dans l'entrée et je la vois devant un nègre. Un homme grand et gros, qui me regarde avec deux yeux tout

---

<sup>7</sup> “Mon frère est fils unique” [Mio fratello è figlio unico], autre chanson de Rino Gaetano (1976), qui a donné son titre à un film de Daniele Lucchetti inspiré du roman d'Antonio Pennacchi, *Il fasciocomunista*, lui aussi sur fond de lutte armée dans les années 70.

blancs qui ne restent jamais immobiles. Il a peur, je le comprends tout de suite, il a peur de quelque chose.

« Danger, 8 o'clock ! Danger, danger ! » il répète ça deux ou trois fois et moi je ne comprends pas ce qu'il dit.

Je ne parle pas anglais et lui il a une voix si profonde qu'il est difficile de la comprendre quand il parle.

« Qu'est-ce qu'il a dit ? » je demande à Maria.

« Danger, à 8 heures » me dit ma fille. « Il n'arrête pas de répéter ça. »

« Excusez-moi, monsieur, mais qui cherchez-vous ? Vous faites erreur, peut-être..... » J'essaie de lui répondre, mais il m'interrompt.

« Danger, 8 o'clock... I don't speak Italian, I'm sorry, I'm so sorry... » et il s'en va, en dévalant les escaliers, rapide comme l'éclair.

Maria et moi on se regarde et on ne sait pas quoi penser. Mieux vaut refermer la porte.

Nous sommes seules à la maison, Mario est allé faire une promenade et Lorenzo, eh bien, il a dû partir faire un tour avec ses amis...

Maria entre dans la salle de bain, parce qu'elle doit sortir elle aussi, et moi je me remets à préparer le dîner : les pâtes je les ai faites hier soir, la sauce est sur le feu et il faut juste que j'épluche les haricots, pourtant je n'arrête pas de penser à cet homme, malgré moi. Pas à cause de ce qu'il a dit, non, mais à cause de son visage, de ses yeux épouvantés. C'étaient nous qu'il cherchait ? Mais pourquoi ? Pourquoi a-t-il sonné ici ? Qui est-ce ?

« Maria, rentre vite, je t'en prie, ne nous fais pas attendre pour dîner ! » J'ai à peine le temps de lui dire ça qu'elle est déjà sortie et je retourne à mes haricots.

## FAUSTO

La nuit est tombée. Quelques lumières s'allument aux fenêtres des grands immeubles autour du parc alors que nous nous en allons tous, peu à peu.

Je traverse le piazzale Udine et je ne sais pas quoi faire. Façon de dire que je n'ai pas envie de rentrer à la maison... À la limite je vais directement à la trattoria, je trouverai toujours quelqu'un là-bas pour bavarder un peu.

Je passe sous la gare et j'ai de nouveau la peur paranoïaque d'être piétiné. Je me tourne, mais il n'y a personne. Lundi, à la sortie de l'école, il y avait une Simca blanche qui m'a suivi pendant un petit moment. Puis je l'ai retrouvée en bas de chez moi l'après-midi suivante, et avant-hier soir aussi quand je suis allé avec Iaio au Leoncavallo elle était garée de l'autre côté de la rue. Maintenant pourtant, il n'y a personne. Voilà, c'est peut-être juste de la paranoïa... Mieux vaut ne pas y penser.

Je regarde ma montre : il est six heures et demie et à cette heure-là Iaio et Celina doivent être encore piazza Duomo. Comme si je ne les connaissais pas...

Et moi je les attends... J'ai l'habitude. Par chance ici à la trattoria il y a Massimo, Danilo et Bruno : partie de billard, notre habituel derby Inter/Milan, qui nous ramène comme par magie à nos treize ans quand nous nous donnions des coups dans les tibias près de l'oratoire.

Iaio arrive alors qu'il est déjà plus de sept heures et demie.

« La prochaine fois je m'en vais, je ne t'attends plus... » lui dis-je.

« Allez Fausto, essaie d'être un peu plus souple... »

En fait quand il fait ça j'ai juste envie de lui mettre mon poing dans la figure, mais là on n'a pas le temps de commencer à se disputer, ma mère nous attend pour dîner.

On laisse la trattoria et, depuis la via Leoncavallo, nous prenons la via Lambrate.

Iaio est un fleuve en crue. Il est amoureux. Il me l'a dit mille fois, pour chaque fille ou presque qu'il a rencontrée... Mais cette fois c'est différent. En fait il y a un truc qu'il n'arrive pas à expliquer et qui fait qu'il se sent bien, et mal, en même temps.

Et moi je reste là à l'écouter, comme toujours, et si je l'ouvre c'est juste pour me foutre de lui...

Dans la via del Casoretto, juste derrière l'église, nous saluons le vendeur de journaux, qui range les quotidiens avant de fermer.

Cinq minutes. Dans cinq minutes, nous serons à la maison, nous dînerons avec ma mère. Puis nous irons au concert. Iaio reverra Celina, mais Silvia, elle, ne viendra pas, je le sais déjà.

Cela fait trois semaines que je ne l'ai pas vue, depuis qu'elle s'est mise à fréquenter les drogués du viale Fulvio Testi.

« T'es chiant, Fausto, tu es pire que mon père. Laisse-moi tranquille ! » elle m'a dit. Mais j'ai peur, trop peur qu'elle aussi ait commencé à se piquer. Je préfère ne pas y penser... Par chance il y a tous les autres camarades. La musique, les bières, le hash, une soirée sympa. Une soirée semblable à beaucoup d'autres passées et à venir, parce qu'au fond c'est la vie, les choses changent ou pas forcément, mais après on les oublie et on fait ce que nous avons toujours fait. Nous grandissons.

« Hé... » Au coin de la via Mancinelli quelqu'un m'appelle.

On s'arrête et on voit trois jeunes face à l'entrée de l'oratoire, celle de derrière, devant les marches où la nuit on s'arrête pour fumer.

« Hé... » Un des trois nous fait signe de nous approcher.

« Qu'est-ce qu'on fait ? » je demande à Iaio.

« Allons écouter ce qu'il veut nous dire, ils se sont peut-être perdus... » qu'il fait.

Nous allons à leur rencontre. Les deux premiers portent des imperméables blancs, et le troisième une veste de cuir marron. Ils ont au maximum deux ou trois ans de plus que nous. Alors que nous allons arriver à leur hauteur, l'un des deux en imperméable blanc s'approche.

« Tu es Fausto Tinelli ? » demande le type à Iaio. Comment ça se fait qu'il connaît mon nom ? je me mets à penser en lui répondant. « C'est moi » lui dis-je.

Un instant, puis il tend le bras dans ma direction. Sa main est cachée par un sac de plastique blanc. Je ne comprends rien...

Puis un coup, soudain, étouffé. Je sens un pincement dans le ventre. Quelque chose de chaud qui entre dans mon estomac, mais je ne ressens aucune douleur. Un autre coup et je suis blessé au bras, puis à la poitrine puis de nouveau au ventre. Maintenant je sais ce que je devrais faire, je devrais me retourner et m'en aller loin d'ici. Je me tourne mais je tombe par terre, alors que je voudrais hurler et dire à Iaio que lui, oui, il a encore le temps de s'enfuir, et de courir loin d'ici, mais je n'y parviens pas, je ne réussis pas à ouvrir la bouche. Je vois seulement que Iaio est épouvanté, je le vois à ses yeux qu'il a peur. Je sais qu'il pense pendant un instant venir vers moi, mais je secoue la tête, par terre, imperceptiblement et lui il se tourne et il commence à courir. Voilà oui, Iaio, tire-toi, tire-toi, tire-toi loin d'ici...

Mais le pistolet tire encore et le frappe par derrière à la hauteur du thorax. Je vois tout. Iaio tombe par terre, les mains contre le trottoir, tombe tête première, sur le bitume, et l'autre continue de tirer. Trois autres coups. Puis stop. Stop...

Il est huit heures moins cinq. La rue est déserte à présent. Ils se sont enfuis. Il y a juste une femme, un peu plus loin, de l'autre côté du trottoir, qui a tout vu. Je la vois surgir de derrière une voiture et regarder vers moi, tandis que sur le bitume mon sang coule, et celui de Iaio. Chair et acier. Ma mère, prévenez ma mère, dites-lui que je suis ici, que je l'attends... Maman, viens, moi je ne bouge plus d'ici. Je t'attends, je t'attends ici...

## ANGELA

C'est l'heure du dîner maintenant et tout le monde est rentré, sauf Lorenzo qui mange chez Fausto. Je mets le couvert pour trois, et Mario fume sur le balcon. Il aime bien rester là tranquille, même s'il fait froid.

Alors que j'égoutte les pâtes, on entend le bruit de nombreuses sirènes. Je me mets à la fenêtre et je vois passer une ambulance et trois voitures de police qui tournent derrière l'église.

Un frisson me descend le long du dos.

« Maria, quelle heure est-il ? »

Ma fille attend un instant, puis regarde sa montre et fait : « Il est huit heures. »

Et moi je revois cet homme, ses yeux et sa peur.

Je cours vers le téléphone et j'appelle Danila. « Allô ?... Non, ils ne sont pas encore arrivés... Oui, oui, je t'appelle dès qu'ils arrivent, ne t'inquiète pas. » Mais les mots de Danila ne parviennent pas à m'apaiser.

De la fenêtre ouverte arrivent des voix, des hurlements. On n'entend plus l'ambulance et les voitures de police, mais elles doivent s'être arrêtées près d'ici parce que les sirènes se sont tues, soudain. Je me mets de nouveau à la fenêtre et je vois des gens courir vers l'église, comme s'ils voulaient aller voir qui sait quoi. Je n'enlève même pas mon tablier, j'ouvre la porte d'entrée et je descends.

« Maman, mais où vas-tu ? » Ma fille et Mario courent derrière moi, ils m'appellent, mais moi je ne les entends pas du tout. En cet instant pour moi personne n'existe.

Dans la rue il y a beaucoup de gens, les uns sortent de chez eux, d'autres se penchent aux fenêtres, d'autres encore courent voir ce qu'il se passe derrière Santa Maria Bianca. Et moi je cours aussi, en suivant la foule. Je fais le tour de l'église et je vois les lumières des sirènes, rouges et bleues, qui surgissent comme des éclairs de la via Mancinelli.

Je cours plus vite. Le plus vite que je peux. J'ai peur, mais la course m'aide à ne pas penser.

Il n'est rien arrivé de grave, rien de grave, rien de grave. Il n'est rien arrivé. Il n'est rien arrivé. Rien. Rien.

Puis je le vois. Enfin c'est lui qui me voit. Tiziano. Le garçon qui travaille à l'Innocenti.

« Angela » me dit-il alors qu'il vient à ma rencontre et qu'il tend la main vers moi. J'accélère encore et j'essaie de l'esquiver, mais il se jette sur moi et m'arrête. « Angela... attends... attends... »

Il me prend dans ses bras, il me sert, très fort. « N'y va pas... je t'en prie... n'y va pas... »

Et moi je comprends je hurle je tombe et je m'agrippe à la terre et je salis mon tablier Maria et Mario arrivent je ferme les yeux et je pense seulement... Eight o'clock, eight o'clock.

### **Insert audio: Radio Popolare<sup>8</sup>**

« Radio Popolare. Il est 21h17, nous interrompons nos programmes pour une information qui vient de nous parvenir. Fausto Tinelli et Lorenzo Iannucci, deux jeunes de 19 ans, ont été tués ce soir via Mancinelli, derrière le squat Leoncavallo, où avait lieu un concert de blues. Les deux camarades ont été suivis par trois individus et ont été tués à coups de pistolet. Fausto Tinelli a été transféré à l'hôpital mais il est mort durant le transport. »

### **MAURO**

Je pousse.

Je me glisse parmi les corps. J'ai du mal à avancer. C'est samedi soir et cette rue sombre et froide pourrait être une discothèque, éclairée par les lumières rouges et bleues des sirènes. La musique, ce sont les chœurs de ces jeunes, les slogans criés à gorge déployée, la colère qui se transforme en une émotion incontrôlable, en larmes, en hurlements.

---

<sup>8</sup> Célèbre radio libre milanaise, créée en 1976. Ancrée à gauche, elle continue d'émettre aujourd'hui.

Je pousse encore. Un pas après l'autre, un corps après l'autre, je réussis à progresser lentement, jusqu'à voir le commissaire Salvo Meli, ses collègues de la Digos, les hommes de la police scientifique.

Je montre ma carte, et un agent me fait passer le cordon de police. Je laisse la foule derrière moi, je ne parviens plus à bouger. L'asphalte est recouvert de sang, sombre et brillant.

Le flash d'un photographe me ramène à la réalité, à cette nuit, à ici. À la via Mancinelli.

Je vois d'autres de mes collègues, du *Corriere*, de *Paese Sera*, du *Quotidiano dei lavoratori*. Et je vois l'ambulance qui ne réussit pas à passer, bloquée par cet océan de personnes, tandis que les policiers essaient de se frayer un passage, en poussant les jeunes vers les trottoirs. Les cris deviennent plus forts, plus violents. Les bouteilles volent contre les policiers, contre les voitures des forces de l'ordre, tandis que l'ambulance progresse au pas, mètre après mètre, vers la via del Casoretto.

Nous restons seuls, policiers et journalistes, et tout devient irréel, immobile. La violence est encore palpable dans l'air. C'est comme si tout s'était bloqué l'instant suivant l'homicide.

Puis je vois quelque chose qui brille par terre, à côté du trottoir. Un objet métallique qui reflète les lumières de la police, à quelques mètres de distance de là où sont tombés les corps.

Je m'approche pour mieux voir et je m'apprête à le prendre, mais je m'arrête d'un coup et j'appelle le commissaire Meli. Il s'approche de moi et je lui fais voir la pièce à conviction. Meli sort de sa poche un mouchoir, se penche et saisit l'objet, sans le toucher avec ses mains.

C'est une balle.